

Le mythe des frontières disparues

Par Jacques ARNOULD

Expert éthique au Centre national d'études spatiales (Cnes)

Voir la Terre depuis l'espace : ce pouvoir acquis grâce à l'astronautique ne finit pas de nous fasciner. Sans doute les mieux placés parmi nous, les astronautes répètent que, depuis là-haut, presque toutes les frontières terrestres disparaissent : des propos sans doute exagérés. Non seulement nous avons besoin de diversifier le regard que nous portons sur le réel et sur nous-mêmes, mais nous devons aussi reconnaître l'existence de frontières nécessaires, l'exigence de laisser et de respecter la place de soi et celle de nos *alter ego*.

AVEC LES YEUX DE L'AUTRE

Dans *La Prisonnière*, le récit d'un concert privé chez madame Verdurin donne à Marcel Proust l'occasion d'une pensée qui devrait troubler les évidences dont est tissé l'habituel discours astronautique : « Le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est. ». Avec la remarquable lucidité et l'élégance littéraire que nous lui connaissons, Proust nous offre une singulière définition de l'exploration, voire de l'essence de l'exploration : explorer consisterait à voir l'univers, et en tout premier lieu la Terre, avec les yeux d'un autre...

Ce soir-là, Yi So-yeon, la première astronaute sud-coréenne, s'adressait à un groupe d'étudiants de l'International Space University. Habillée d'une combinaison en toile grise qui ne devait rien aux raffinements dont sont capables les artisans tailleurs d'Asie, elle avait été invitée à nous partager son extraordinaire destin de jeune ingénieur et docteur en biotechnologie, sélectionnée pour rejoindre la station internationale en 2008. Je fus surpris et heureux de l'entendre expliquer comment, depuis son « balcon » spatial, elle avait pu observer la frontière qui sépare les Corées du Sud et du Nord, en particulier la nuit à cause du contraste très accentué qui existe entre les modes d'éclairage des deux territoires. Surpris, parce que, pour la première fois, j'entendais un(e) astronaute expliquer que, depuis l'espace, elle avait observé les frontières qui séparaient les humains et, en l'occurrence, un pays, un peuple, des familles, une culture.

Probablement sans le savoir, dans sa combinaison un peu terne et avec des mots probablement souvent répétés, Yi So-yeon ne faisait pas moins que réaliser devant nous et pour nous l'intuition de Proust : elle nous permettait de voir l'univers ou, plus exactement, une petite portion de l'univers avec les yeux d'un autre, avec les siens. Ce soir-là, nous étions et elle avec nous des explorateurs.

LES FRONTIÈRES DE LA NUIT

Le propos de Yi So-yeon tranchait en effet avec le discours commun aux astronautes : « Depuis l'espace, aucune frontière n'est visible à la surface du globe », avec, parfois, une raisonnable restriction : « ... sauf les frontières naturelles ! ». De tels propos m'ont d'abord étonné, puis agacé, surtout lorsque je me suis rendu compte qu'ils faisaient partie non seulement du langage commun, mais aussi du discours attendu. Je peux aisément

comprendre qu'un astronaute, qui travaille le plus souvent dans un contexte international, puisse tenter d'illustrer l'esprit de coopération qui existe au sein des équipages, entre les agences spatiales et entre les États, et je peux tout aussi aisément admettre qu'il ait envie d'en trouver un reflet dans la vision de la Terre. Au temps des missions Apollo comme à celui de la station spatiale internationale, comment ne pas rêver à un monde d'où aurait disparu toutes les frontières, tous les murs qui deviennent trop souvent le motif de tensions, de conflits, de massacres. Pourtant, ces frontières non seulement existent, mais sont bel et bien visibles, même à quelques centaines de kilomètres d'altitude.

Que Yi So-yeon ait précisé que la séparation entre les deux Corées apparaisse plus nette encore lorsque les deux nations étaient plongées dans la nuit n'est pas étonnant. Examinons cette image-mosaïque de la Terre, construite uniquement de photos satellitaires « nocturnes ». Cette vision est totalement artificielle puisque jamais notre planète ne se trouve intégralement et au même moment dans l'obscurité ; elle n'en révèle pas moins des frontières plus tragiques encore que celles tracées au cours des siècles par les conflits et les accords entre les peuples et les nations. Voir la Terre de nuit depuis l'espace n'est pas seulement une expérience esthétique intense, que la NASA, l'agence spatiale américaine, a élégamment baptisée *Black Marble* (Marbre noir) ; c'est aussi accepter de regarder en face les différences, les inégalités dont souffrent une large portion de l'humanité : nous ne possédons pas tous les moyens d'éclairer le ciel ! À côté de régions aux taches lumineuses presque éblouissantes (la côte Ouest des États-Unis, le centre de l'Europe, l'Extrême-Orient), d'autres régions deviennent presque invisibles lorsque les rayons du soleil ne les atteignent plus, comme l'Afrique ou même de larges parties de l'Inde. La nuit, plus encore que sa présence, c'est la vérité de notre humanité qui s'impose aux astronautes. Ils nous voient ; nous nous voyons à travers leur propre regard.

LE BALCON D'ÉROSTRATE

Prendre de la hauteur, faire un pas de côté afin de pouvoir contempler la Terre, en observer les habitants, acquérir ainsi le devoir de les protéger ou le pouvoir de les dominer : les humains en avaient souvent rêvé et, à défaut d'en être eux-mêmes dotés, avaient prêté ces attributs aux êtres célestes. Dans sa nouvelle intitulée *Érostrate*, Jean-Paul Sartre imagine un personnage qui prétend s'être placé au-dessus du commun des mortels et qui, pour les observer, les dominer, aime s'accouder à la fenêtre de son sixième étage ; une prétention, le syndrome d'Érostrate, qui le conduit à la folie. Cette « perspective plongeante », commente le philosophe, peut donc devenir le « grand ennemi de l'Humain ».

Perspective plongeante : j'ai retenu cette expression française pour traduire celle d'*overview effect*, désormais prisée de la communauté des astronautes, des gens de l'espace et de l'air. Elle a été forgée par Frank White, à la fin des années 1980. White a entrepris d'interroger les astronautes qui ont volé autour de la Terre et ont rejoint la Lune. De ces rencontres, il a tiré cette notion d'*overview effect*, l'une des expériences les plus fortes éprouvées par les hommes et les femmes qui font un séjour dans l'espace. L'expérience ultime de ce que Michel de Certeau a qualifié de « pulsion scopique et gnostique », de ce désir si humain de voir, de savoir... et de dominer. Les astronautes en témoignent tous : l'expérience spatiale dépasse de loin toutes celles que peut offrir l'aérien ; elle confère à la vision de la Terre une atmosphère onirique, un caractère dramatique d'une extrême intensité, au point de transformer l'apparence des structures et des phénomènes les plus familiers, d'offrir l'accès à un monde magique, presque inhumain.

LE BESOIN DE FRONTIÈRE

« Votre identité, témoigne Russel Schweickart de la mission Apollo 9, appartient à la réalité tout entière » : dans l'espace, soumis à l'effet de perspective, les astronautes

pensent globalement et voudraient que tous les Terriens fassent de même pour faire taire les conflits, pour mieux protéger notre planète. Le sentiment qu'ils éprouvent prend donc la double teinte d'une « euphorie interconnectée » (cette fois, le mot est d'Edgar Mitchell) et d'un souci pour l'avenir de notre belle bille bleue et de ses occupants. Faut-il pour autant promouvoir le mythe des frontières disparues ?

Les biologistes nous apprennent que le vivant n'est apparu, n'a évolué, s'est propagé sur notre planète qu'à partir du moment où des frontières, physiques ou chimiques, sont apparues et se sont maintenues : le vivant, pourrions-nous dire, c'est avant tout l'autre, l'expérience de l'autre. Si, par moments, il y a fusion, le processus ne doit pas aller jusqu'à la confusion afin que de nouveaux êtres puissent émerger, distincts eux aussi de ceux dont ils sont issus. Gérer ses frontières est le b-a-ba des êtres vivants.

Cette leçon n'est évidemment pas une leçon politique, moins encore un appel à la défense violente des frontières terrestres et humaines. Elle est plutôt l'invitation à prendre de la hauteur pour mieux appréhender ce qui, au sein de l'espèce humaine et au sein de la biosphère terrestre, nous rassemble aussi bien que ce qui nous distingue. Je ne suis pas l'autre ; mais l'autre doit devenir un autre moi-même.